

Le "Nouveau cinéma"

Le 11e Festival International du Nouveau Cinéma, organisé comme toujours par Le cinéma Parallèle de Montréal et la Coopérative des Cinéastes Indépendants, s'est terminé dimanche le 7 novembre. C'était presque comme si on entendrait partout un "ah..." de soulagement, tant ce festival était époustouflant aussi bien pour les organisateurs que pour les spectateurs assidus. J'aurais aimé être parmi ces derniers dix jours durant, mais il faut quand même que je fasse de temps à autre acte de présence à mon lieu de travail. À quoi s'ajoutaient deux béquilles méritées à l'occasion d'une de mes défaites sportives.

Tout ça pour dire que je n'ai réussi à voir que 12 films de long et court métrage et que j'aurais vu quatre autres films si le Festival avait pu respecter son programme tel que prévu. Pour commencer mon "rapport" par ses derniers: **La femme tatouée** du Japonais Yoichi Takabayashi, **Au pays de Zom** du Québécois Gilles Groulx, **Au clair de la lune** du Québécois André Forcier avaient été retirés à la dernière minute; **Iconoclasme — une tempête d'images** du Hollandais Johan van der Keuken souffrait de problèmes de projection quand j'ai voulu le voir; mais cette énumération ne doit pas donner l'impression d'un festival médiocre. Au contraire: les films auxquels j'ai pu assister, sans toujours me plaire, m'ont impressionné à tel point que je risquais de trouver tout film plus traditionnel banal et insipide. En effet, **Tout feu tout flamme** a subi ce sort; en temps normal, ce film (avec Yves Montand, Yves Montand et Yves Montand) m'aurait sans doute beaucoup "diverti"; en temps de festival du nouveau cinéma, il m'a paru particulièrement vieux.

Deux films m'ont déçu. Il s'agit d'abord d'un petit documentaire sur le cinéaste allemand Werner Schroeter. Le documentaire, intitulé **Interwerner**, a été réalisé par une Italienne, Livia Lancellotti, au lendemain du tournage de **Der Tag der Idioten** (ce dernier film de Schroeter a été présenté cette année au Festival des films du monde). Le second, c'est **Le concile d'amour** de Werner Schroeter lui-même. Autant j'ai adoré **La répétition générale**, présenté en 1981, autant **Le concile d'amour** m'a laissé une impression de but non atteint et de provocation un peu vide (tout comme **Der Tag der Idioten**). Sujet historique: à la fin du 19e siècle, le poète Oskar Panizza, auteur d'une pièce jugée scandaleuse et blasphématoire, se retrouve devant un tribunal. Pendant la séance en cour (ou en cours), nous assistons à une représentation de corpus delicti, c'est-à-dire de la pièce **Le concile d'amour**. Celle-ci met en scène des caricatures de Dieu le père, de Jésus et de Marie, auxquels le démon, appelé au secours, vient proposer de châtier l'humanité par un déluge new look, la syphilis. À la fin, Panizza est condamné, et sa pièce, interdite. Un film à la fois statique et baroque.

Le dernier trou de Herbert Achternbusch (RFA) est assez déconcertant... Pendant la première moitié de ce film en noir et blanc, j'ai cru à une boutade de collégien, lente, souvent drôle, maladroite, au montage rudimentaire. Mais peu à peu, j'ai compris que cette maladresse

et cette drôlerie un peu gauche étaient celles d'un homme profondément désespéré qui n'a pas même le courage de raconter son désespoir à travers un beau drame en couleurs. Le dernier trou, c'est à la fois une femme, son premier amour vers lequel il retourne, et le cratère d'un volcan dans lequel il se jette. La vie de l'auteur-personnage principal est comme un fleuve qui s'évaporerait avant d'atteindre l'autre bout du désert. Le désert est une image du souvenir indélébile de l'holocauste national-socialiste, thème qui hante le jeune cinéma allemand à la manière d'un traumatisme refoulé puis défoulé. Détail qui pourrait intéresser les adversaires d'un cinéma québécois: les Bavarois du **Dernier trou** parlent bavarois!

Tentative de renouveler le cinéma par un côté où il n'est que rarement attaqué: **Métropotamia**, court-métrage impressionniste en accéléré extrême sur une journée complète dans une grande ville, remet en question l'effacement traditionnel de l'écran. En effet, deux projecteurs sont disposés aux deux coins d'un triangle isocèle dont le troisième coin est un écran plié en zigzag. Donc, c'est deux films, semblables mais pas identiques, que nous voyons en tranches alternatives, baignés dans une très belle musique où se mêlent plusieurs lignes à peine mélodiques et au rythme languissant. Un "événement" réalisé par un Américain d'origine argentine, Leandro Katz. Ici encore, un détail intéressant: Katz travaille actuellement à un long métrage produit pour la télévision allemande. On rêve d'un Radio-Canada un peu moins radio-canadien...

Stepping out, de l'australien Chris Noonan, avait été descendu en règle par Le Devoir. J'avoue que si je suis allé le voir quand même, c'est par hasard (je ne vous dirai pas lequel!). Eh bien, pour une fois, je ne partage pas du tout le pont de vue de Francine Laurendeau. Le film m'a plu. D'accord, ce n'est sans doute pas du cinéma nouveau, le film est honnêtement classique, sans plus. Mais le sujet — quarante handicapés mentaux, regroupés dans une maison spécialisée, montent un spectacle à l'Opéra de Sidney — pour délicat qu'il soit, est traité avec tant de maîtrise et de sensibilité qu'on peut difficilement ne pas s'émouvoir. La gageure du responsable du groupe, et, partant, celle du cinéaste, étaient énormes: produire un spectacle (et un film) qui ne tire pas sa qualité spectaculaire de l'infirmité des acteurs. Autrement dit, il fallait éviter le "Freak Show" (pensez à l'homme-éléphant!). La réussite, soulignée par une (trop)



Le Ruffian